

Dossier

Un psychanalyste face à la violence : s'ouvrir à l'altérité

Daniel Lemler

Volume 25, numéro 2, 2016
Le sujet de la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039649ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039649ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemler, D. (2016). Un psychanalyste face à la violence : s'ouvrir à l'altérité. *Filigrane*, 25(2), 91–102. <https://doi.org/10.7202/1039649ar>

Résumé de l'article

Les réflexions qui suivent souhaitent questionner les processus en jeu dans notre rapport à la violence. De façon spontanée et presque nécessaire, nous considérons toujours que la violence éclate ailleurs, mais pas *ici*, du côté de notre humanité, comme si nous avions du mal à admettre que nous puissions également être habités de pulsions mortifères ou agressives. Devant les expressions collectives de la violence déshumanisante, qu'est-ce que notre discipline, occupée à l'analyse du singulier, a à dire ? Nous analyserons d'abord les modes de rejet ou de déni de la violence, qui suscitent, comme ce fut le cas après les attentats contre Charlie Hebdo, la recreation d'une foule anonyme, suivant une forme d'uniformisation que la réalité virtuelle paraît accélérer. Ensuite, nous évoquerons l'absence de toute perlaboration après l'événement historique de la Shoah, événement qui se devait d'être oublié, sans quoi nous aurions été confrontés à la part d'inhumain qui nous habite. Enfin, pour conclure, nous nous demanderons si le rôle de la culture ne serait pas justement de faire une place à la reconnaissance et à l'assomption de l'autre en nous et à l'extérieur de nous.



Un psychanalyste face à la violence : s'ouvrir à l'altérité

Daniel Lemler

RÉSUMÉ : Les réflexions qui suivent souhaitent questionner les processus en jeu dans notre rapport à la violence. De façon spontanée et presque nécessaire, nous considérons toujours que la violence éclate ailleurs, mais pas *ici*, du côté de notre humanité, comme si nous avions du mal à admettre que nous puissions également être habités de pulsions mortifères ou agressives. Devant les expressions collectives de la violence déshumanisante, qu'est-ce que notre discipline, occupée à l'analyse du singulier, a à dire ? Nous analyserons d'abord les modes de rejet ou de déni de la violence, qui suscitent, comme ce fut le cas après les attentats contre Charlie Hebdo, la recréation d'une foule anonyme, suivant une forme d'uniformisation que la réalité virtuelle paraît accélérer. Ensuite, nous évoquerons l'absence de toute perlaboration après l'événement historique de la Shoah, événement qui se devait d'être oublié, sans quoi nous aurions été confrontés à la part d'inhumain qui nous habite. Enfin, pour conclure, nous nous demanderons si le rôle de la culture ne serait pas justement de faire une place à la reconnaissance et à l'assomption de l'autre en nous et à l'extérieur de nous.

Mots clés : Violence, terrorisme, déshumanisation, déni, réalité virtuelle, Shoah

Dans ce monde de profit qui est le nôtre, l'argent est roi. Tout se monnaie. Tout se paye. Seule la violence est gratuite.

PHILIPPE GELUCK, *Le chat, jamais* 203, 1988.

Les chiffres et les faits furent les moyens mêmes, bien avérés, des assassins. L'homme comme numéro est une des horreurs de la déshumanisation.

AHARON APPELFELD

Je suis en permanence préoccupé par la question de notre fonction d'analyste face aux événements, au processus de déshumanisation galopant, aux passages à l'acte répétés de ceux dont la faille identitaire ne trouve d'issue que dans une idéologie qui leur promet une réparation dans la mort, celle de leurs « ennemis » autant que la leur.

Comment notre discipline du singulier, peut-elle avoir un impact sur le collectif ? Je pense de plus en plus que ce qui peut avoir une efficace serait la sommation des réponses singulières qui répondent à l'histoire, à l'expérience, au style de chacun.

Depuis que cette thématique a été proposée, argumentée, il semblerait que la violence ait changé de registre. Il n'est plus possible de l'aborder de la même façon. Elle a fait effraction dans le quotidien de tout un chacun. Non pas comme un phénomène entièrement nouveau, puisque cela fait bien des années qu'elle nous interpellait, par voie médiatique le plus souvent. Elle était là, quotidienne, mais pas ici, là-bas...

Or, on la sentait malgré tout approcher, insidieusement. Mais, on n'y croyait pas, pas vraiment. Ici, cela ne se pouvait pas!

On tenait ainsi pour acquis que cela ne pouvait arriver qu'aux autres: *par* les autres *chez* les autres. Jusqu'au jour où...

Et pourtant, on a du mal à y croire.

Réminiscence d'un certain 11 septembre? Réalité, rêve, hallucination? Quelque chose d'inimaginable s'est produit, là-bas. Les *Twins*, les tours jumelles, symbole de «notre» puissance, se sont effondrées et, avec elles, c'est tout notre sentiment de sécurité qui s'est trouvé entamé. Mais c'était encore *là-bas*.

Jusqu'au jour où, en janvier 2015, la violence a fait effraction *ici*, cette fois *ici*. Alors, nous sommes touchés, mais, dans le même temps, nous ne sommes pas touchés! Ce n'est pas nous qui avons été ciblés, c'était la liberté d'expression.

Il y aurait eu là un premier pas possible pour la reconnaissance de l'origine de cette violence, mais nous avons fait encore une fois un pas de côté, car, au sens propre, ce n'est pas nous qui avons été atteints.

Alors, on devient tous «Charlie», au nom de la liberté d'expression! Tous Charlie, puis – par contamination? – tous «Paris», tous «Bruxelles», tous «Nice»...

Alors, c'est donc ça ici: Charlie, Paris, Bruxelles, Nice? Notre ici flotterait-il de Charlie à Paris, puis Bruxelles. Ou serait-il un ici cumulatif, à la manière d'un patronyme espagnol: «Charlie-Paris-Bruxelles-Nice...»?

Une attaque de masse qui provoque une réaction collective, qui crée une foule, une masse d'anonymes, rangée sous une bannière elle-même interchangeable au gré des événements par lesquels son slogan s'actualise. Ces phénomènes de foule se couvrent d'un vernis de noblesse, Nous sommes Charlie! Noblesse contingente, factice, de pacotille.

Le message serait le suivant: Nous sommes Charlie, Paris... tous unis, tous frères!

Nous Charlie, Paris, ne sommes pas la violence, nous ne la connaissons pas, elle a fait effraction chez nous. Et elle nous unit, pour la montrer du doigt.

Nous voilà doublement protégés: d'une part, par cette union dans l'anonymat et, d'autre part, par la projection de la violence, de notre violence disons-le, sur cet autre qualifié de «terroriste» et de «djihadiste», qui vient incarner et personnifier cette violence.

Une réponse rassurante, Ô combien, aux questions que l'on ne s'est pas posées.

Nous réagissons comme si le corps social était l'objet d'une attaque bactérienne, mais que, faute d'antibiotique, nous cherchions à nous protéger avec une armure en carton-pâte... Cela nous donne l'illusion de réagir et nous évite ainsi de nous confronter à notre impuissance, ainsi qu'à celle de nos autorités tutélaires.

Cette cécité volontaire vise d'abord à nous empêcher de nous confronter au fait que *là-bas* n'existe pas. Il n'y a qu'*ici*. La violence qui vient de faire effraction dans notre corps social n'est pas une bactérie étrangère. Il s'agit d'une maladie de système, c'est-à-dire une maladie auto-immune qui se décline sous différentes formes: terrorisme, djihadisme, etc. Elle trouve des terrains fertiles dans certaines parties fragilisées de ce corps social. Celles-ci la rendent plus visible et plus tangible, il n'en reste pas moins que c'est tout le corps qui est atteint.

Ce sentiment d'effraction opère comme un effet de réel, du fait de l'impossibilité d'envisager que cela puisse arriver ici et maintenant, doublé du déni de l'existence de la violence en chacun de nous d'une part, et de manière endémique dans une progression en accélération constante dans le lien social.

Du reste, la manière dont on traite cette violence n'est pas sans lien avec la façon dont, à l'origine, elle s'est créée. Elle est souvent le fait de sujets qui se sentent étrangers du pays et de la culture dans lesquels ils sont nés, tout autant que du pays et de la culture dont ils sont issus par leur héritage familial.

Nous voilà contraints de penser la violence comme une production de notre système de société, qui vient la mettre à la question. Si tout le corps social est atteint, nous sommes aussi concernés, chacun de nous individuellement. Nous devons donc penser la violence dans l'intimité même de notre psyché mais aussi dans le contexte particulier d'une époque.

Le deuxième point est plus facile à considérer dans la mesure où il nous offre la facilité de pouvoir nous en exclure. Pourtant, nous ne pouvons agir avec quelque efficacité que sur le premier. Encore faut-il le reconnaître!

Commençons donc par aborder le contexte.

Là encore, il s'agit de distinguer l'état des lieux de la détermination de ses sources.

État des lieux : une dette de 6 millions

Ces événements font effraction dans des sociétés démocratiques au régime capitaliste, ou libéral, voire ultra libéral. Ces sociétés sont plus ou moins fédérées et sont liées par des pactes commerciaux, des traités, des ententes, etc. Et, un fait à considérer est qu'elles vivent aujourd'hui sous l'emprise de la dette souveraine. Une dette de 6 millions.

Quelle est donc cette dette qui pèse tellement sur nos épaules ?

Avoir désigné d'emblée un coupable correspond à répondre à une question qui n'a pas été posée. Aussi, avant même de poser la question de l'origine de cette dette, il est peut-être important d'en mesurer les conséquences : elle a profondément modifié la fonction même de nos sociétés, qui se sont mises au service de la dette et ne sont plus au service du citoyen.

Elle impose de telles restrictions qu'elle est en train de détruire tous les acquis du dernier demi-siècle. Elle fonctionne pour ainsi dire comme un Moloch qui dévore toute trace d'humanité pour ne laisser subsister que des nombres.

Cela se traduit en un mode de pensée qui ne sait s'exprimer qu'en chiffres, et ce sous le signifiant maître de la rentabilité. Ce système ne pense plus l'humain nominalement, mais uniquement numériquement. Dans ce système, nous n'existons plus qu'en nombre, en foule. Il n'est donc pas surprenant que nous réagissions en foule. Le sujet se réduit à un numéro parmi d'autres et se trouve ainsi anonyme dans une foule qui ne laisse plus pointer aucune singularité. En outre, cette pression de la dette nous réduit à n'être que ce que nous coûtions, au détriment de toutes nos valeurs humaines. Elle nous anonymise dans une foule qui ne laisse plus pointer aucune singularité, au point qu'être humain est devenu une faute !

On nous explique que nous avons trop longtemps vécu au-dessus de nos moyens et que maintenant nous devons en payer les conséquences, il n'y a plus qu'à rembourser la dette que nous aurions ainsi générée, sans autre forme de procès. C'est un problème on ne peut plus trivial. Et cela semble bien nous convenir.

Cette explication manifeste, aussi culpabilisante soit-elle, nous y adhérons d'autant plus aisément qu'elle masque, en réalité, une dette bien plus problématique, une dette de 6 millions de vies parties en cendres et en fumée ; 6 millions de morts sans sépulture. La dette d'un monde disparu,

de millions de noms effacés, de millions d'hommes, de femmes, d'enfants, réduits au statut de *Stücke*, de numéros. La dette financière contemporaine vient recouvrir la dette symbolique et humaine de cette immense foule d'êtres déshumanisés que l'on a réduits au numéro tatoué sur leur bras. La dette, qui est en train de nous détruire, est ultimement celle de tous les génocides, de tous les massacres, dont la Shoah est le paradigme.

Conscience éternelle

Les sociétés occidentales n'ont pas su comment affronter et assimiler cet événement dans leur histoire et elles s'en sont finalement tirées au moyen d'arguties: il fallait que « ça continue » et, pour que ça continue, il fallait que cette catastrophe soit passée sous silence.

Cette nécessité affichée que ça continue, que les choses suivent leur cours comme si rien n'était survenu, a laissé en suspens tout le travail indispensable de *Durcharbeitung*, ainsi que le travail de deuil et la mise en question de chaque État, de chaque société, de chaque discipline, de chaque individu quant à son implication dans l'événement.

Nous pouvons lire dans ces actes de violence meurtriers, aujourd'hui, un effet de retour de ce qui n'a pas été symbolisé. Le déni de notre implication dans l'événement à tous les niveaux se traduit par un déni du passé.

Il s'exprime peut-être aussi dans le fantasme de vaincre la mort, de dominer le réel, tuer la maladie, guérir le vieillissement, dominer la nature, etc. Prétentions qui auraient comme fonds baptismal un gigantesque tas de cendres... La futilité de ces prétentions, la nature nous en donne la démonstration tous les jours.

Le fantasme d'immortalité est bien illustré par ce nouveau mouvement: le transhumanisme. Ce fantasme se déploie sur deux plans:

- Le plan biologique, guérir du vieillissement;
- Le plan psychique, acquérir l'immortalité, non plus de l'âme, mais de la conscience, selon la prophétie de Ray Kurtzweil, qui prévoit la possibilité d'une conscience rendue éternelle par son transfert dans un appareil numérique.

Alors que nous ne sommes manifestement pas à même d'appréhender psychiquement tant l'*ex nihilo* que l'*ab æternam*, voilà donc que certains prétendent aujourd'hui à une vie éternelle. Ray Kurzweil, pape de l'Intelligence Artificielle et chercheur star de Google, annonce que, d'ici la moitié du *xxi*^e siècle, il sera possible de télécharger sa conscience sur un support numérique et de vivre ainsi éternellement, en dehors de toute enveloppe

charnelle, dans une réalité essentiellement virtuelle. Si nous assistons bel et bien à une *prophétie*, au nom de quel dieu Ray Kurzweil parle-t-il ?

Comme si un être humain était réductible à sa vie consciente, à sa conscience ! Et puis, il faudrait pouvoir la définir cette conscience. Paradoxalement, elle est bien plus difficile à démontrer que notre inconscient. Mais de toute façon, celui qui envisage ainsi le devenir de l'humanité semble ignorer l'existence de l'inconscient. Cela représente un Dénier majeur d'une grande partie de notre vie psychique, qui est inconsciente, mais aussi pulsionnelle. N'être que conscience et quelle conscience, serait alors dénier cette part obscure de nous-mêmes qui fait ce que nous sommes. Du coup, nous ne serions plus que ce que nous prétendons être. Ouf, il n'y a pas à redouter de monstre tapi au fond de nous !

N'existerait alors que ce que j'accepte en toute conscience ; le reste n'existe pas, et cela me libère de tout risque de culpabilisation, ou autre sentiment humain d'ailleurs.

Big Brother en poche

La réalité augmentée est peut-être déjà une source d'enseignement quant à un monde qui serait fondé sur la seule conscience. L'épidémie Pokémon Go a frappé cet été 45 millions de personnes de par le monde. Le jeu en soi ne présente pas d'intérêt ; nous y voyons plutôt un épiphénomène qui révèle néanmoins un problème nettement plus préoccupant.

Si depuis quelques années, nombre de personnes passent une certaine partie de leur temps dans un monde virtuel, bien plus attrayant que leur monde quotidien, ils le font chez eux, devant leur écran, dans un *hic et nunc* purement virtuel. Alors, même si, insensiblement, l'écart entre virtuel et réalité s'amenuise pour certains d'entre eux, ces derniers restent pourtant séparés dans l'espace et dans le temps du monde virtuel. Autrement dit, il leur reste encore un peu de place pour fantasmer.

Or, avec la réalité augmentée, la situation est très différente. Le virtuel vient augmenter la réalité, et, selon les chercheurs, rend ludique et convivial un espace extérieur devenu anxiogène. La technologie vient altérer le réel lui-même, au prix d'y sacrifier d'ailleurs un grand nombre de nos « données personnelles ». On peut dire que la technologie se substitue au fantasme dans notre appréhension du réel. Mais aussi que notre conscience s'avère la somme de nos « données » personnelles !

La réalité augmentée transforme le joueur en une foule unanime, animée par un fantasme uniforme proposé, voire imposé, par la technè, au service d'un

authentique système totalitaire. La réalité augmentée n'est rien d'autre que le triomphe de Big Brother, qui n'aura pas eu besoin de s'imposer par la violence, puisqu'on consent librement à sa présence et qu'on le recherche même comme un moyen de nous aider à supporter le réel. De ce fait, il s'est d'ailleurs aussi substitué à la religion. À cet égard, le virtuel paraît être le nouvel opium du peuple qui aura permis l'installation consensuelle d'un véritable espace totalitaire.

De fait, ces médias provoquent les deux éléments majeurs en jeu dans tout système totalitaire: la soumission à l'autorité et le conformisme de groupe. Soumission à l'autorité? Quelle autorité? Elle semble aujourd'hui incarnée dans nos *smartphones*, ces Big Brother qui se sont installés dans nos vies, au vu et au su de tout un chacun. Ces phénomènes profitent d'une large brèche ouverte dans les figures d'autorité traditionnelles. Cette altération de l'autorité n'est pas récente. Dans son histoire, la décapitation du roi a représenté un moment décisif. Ce n'est, en effet, pas sans conséquence que la démocratie et la République voient le jour dans la terreur et la destruction de l'image idéale du couple parental. Il ne s'en relèvera pas! Et la figure paternelle est celle qui a été le plus gravement atteinte.

La toute-puissance paternelle a perdu au fil du temps de sa superbe pour finir par se dissoudre dans la « responsabilité parentale ». L'enfant y perd une figure rassurante, protectrice, et aussi un repère solide, qui favorisait l'acquisition de la gestion pulsionnelle.

Du coup, face à un environnement anxiogène, le sujet va trouver refuge dans l'uniformité du groupe, dans l'anonymat de la foule. L'une comme l'autre se constitue par la mise en place d'un tiers exclu. L'une comme l'autre favorise les satisfactions pulsionnelles directes.

La foule: tous frères?

Ainsi, les premiers pas dans la « réalité augmentée » se traduisent par ce que nous avons appelé une « foule unaire ».

Ce que soulignent nombre d'utilisateurs d'un jeu comme Pokémon Go, c'est sa dimension « sociale »: il faciliterait dit-on les rencontres et les échanges. Aucun de ses joueurs ne semble sensible ni à la vacuité de ces échanges, ni au caractère artificiel de ces rencontres qui sont en fait « arrangées » par les créateurs du jeu. Ce qui prime là encore, c'est le « tous »: « tous chasseurs de Pokémons! » Or, si nous avons tellement besoin de clamer haut et fort que nous sommes « tous... », c'est sans doute parce que cela ne va pas d'emblée de soi. Ces slogans crient aussi notre difficulté d'être simplement nous, sujets singuliers!!!

Nous sommes « tous frères ». Si on a tellement besoin de le clamer, c'est que justement, cela n'a rien d'évident. En effet, la fraternité paraît fondée sur la ségrégation : plus on essaie de créer une communauté, plus on produit des processus ségrégatifs ; plus on vient marquer son identité par le sol, les valeurs, etc., plus on a besoin de créer un ennemi. D'ailleurs, les différentes sortes de guerres qu'on observe dans le monde, sont soit des guerres territoriales et nationales, des guerres raciales et parfois, les deux se conjuguent. Ainsi, dans cet appel à être « tous frères », il s'agit bien plus de « férocité » que de fraternité qui se tisse sur un fond de ségrégation.

Comment alors sortir ou à tout le moins résister à cette force qui tend à l'anonymat et à l'uniformisation ? Pour permettre et favoriser l'accès à des processus de subjectivation authentiques et singuliers, et ainsi (re)devenir sujet de sa propre histoire, il est nécessaire de reconnaître la part inconsciente qui est en nous et de l'assumer. En effet, les aléas de notre constitution subjective peuvent nous permettre de réaliser comment se constitue la foule que nous subissons aujourd'hui et la violence qui y règne.

Face à l'absence de réponse possible au niveau institutionnel, nous sommes renvoyés à notre responsabilité individuelle, c'est-à-dire à notre capacité d'accepter de nous interroger quant à notre place et notre implication dans les événements que nous vivons. Si la violence n'est pas *là-bas*, si ce n'est pas l'autre qui la met en acte, comment affronter notre violence intrinsèque et surtout, comment apprendre à la gérer ? Reprendre la question de la violence du point de vue de notre responsabilité individuelle revient à réfléchir à nos processus pulsionnels, d'autant plus que les catastrophes du xx^e siècle, en particulier la Shoah, nous y contraignent. En effet, les catastrophes humaines du xx^e siècle n'ont pas été le fait de personnages pathologiques, monstrueux ou barbares, mais bien d'hommes « ordinaires ». Ce constat est tellement dérangent qu'il aura fallu un demi-siècle pour oser enfin l'admettre.

Très longtemps, on a soutenu (cela a été le premier temps de l'enseignement), que les nazis étaient des fous, des pervers. C'était rassurant. Le fou, c'est toujours l'autre, l'*alien*, l'aliéné. Il aura fallu attendre presque 50 ans pour que l'on ose dire que la problématique de cette violence extrême touchait aussi les hommes ordinaires ; 50 ans pour sortir des justifications par « l'extraordinaire », la « barbarie », la « folie » des autres, et que l'on parle enfin des humains derrière ces exactions.

Que nous enseignent les génocides et la Shoah en particulier?

Partout où il y a eu des crimes de guerre, des massacres, des génocides, des processus mémoriels se mettent en place. Il faut enseigner ce qui s'est passé, puisqu'il est important de ne pas oublier. Il faut donc faire un travail de mémoire, à tel point qu'on parle désormais d'un « devoir de mémoire ». L'usage du concept de « devoir » dans ce contexte doit malgré tout nous alerter.

Ce sur quoi je veux attirer l'attention se résume en cette question, que chacun devrait se poser pour lui-même: le fait de savoir qu'on a massacré, qu'on a tué à la machette, au fusil, avec des balles, etc., qu'on a placé des êtres humains dans des chambres à gaz et qu'on les a réduits en cendres dans des fours crématoires, est-ce que cela m'enseigne quelque chose? Bien sûr, c'est important que je ne l'oublie pas, cela fait partie de mon histoire, mais est-ce que cela m'enseigne quelque chose à moi, aujourd'hui, en tant qu'humain?

Ce dont il s'agit de se souvenir, c'est moins de l'horreur en tant que telle et de ses chiffres, que de ce que la Shoah a révélé: l'espèce humaine. Plus exactement, elle ne permet plus de continuer à refouler encore ce qui existe au fond de tout homme. Car *Se questo è un uomo, Si c'est un homme*, rien ne me garantit que je ne sois pas cet homme-là!

Tel est le message de la Shoah. Aussi ce que la Shoah a révélé nous met-il en demeure, chacun dans notre singularité, de vaincre Hitler en nous-mêmes.

Et si nous nous contentons plutôt d'un simple devoir de mémoire des faits, ce devoir aura une fonction de *Verleugnung*, de déni, par rapport à ce qui est réellement en jeu. Il nous faut au contraire accepter que nous portons tous en nous le moment spéculaire décrit par Ka. Tzetnik 135633, non pas victime ou bourreau, mais victime et bourreau. Il n'y a pas de bon côté. Cela revient aussi à aborder la culpabilité d'être vivant, qui s'apparente au fait que nous portons tous dorénavant les stigmates du complexe du survivant.

Voici donc l'enseignement des génocides, ou plutôt la question fondamentale qu'ils nous imposent: qu'est-ce qui me garantit, moi humain, de ne pas abandonner mes convictions et céder à ce qui autorise ma part obscure, pulsionnelle?

Eros et Thanatos

Si on ne peut plus considérer que la violence est uniquement là-bas, si la violence ne vient pas seulement de l'autre, alors il revient à chacun de nous de la reconnaître en nous-mêmes.

La source de cette violence, nous la connaissons, car Freud l'a découverte : nos pulsions. D'abord, la pulsion de vie, *Eros*, puis *Thanatos*, la pulsion de mort. On connaît la difficulté qu'ont eue les premiers disciples de Freud à accepter cette dernière. S'ensuivirent des débats quant à l'antériorité entre les pulsions. Il faudrait plutôt admettre qu'il n'y a pas de hiérarchie entre ces pulsions, dans la mesure où elles sont toutes les deux nécessaires à la vie. C'est par leur intrication qu'elles sont opérantes : toutes nos actions sont le fait de plusieurs motions pulsionnelles qui intriquent *Eros* et *Thanatos*.

Quand la pulsion de mort se tourne vers l'extérieur, elle devient pulsion d'agression. Sa satisfaction est source de plaisir qui se renforce par la part érotique qui lui est associée. Elle a eu, et a parfois encore, une fonction essentielle : l'être vivant préserverait sa vie en détruisant celle de l'autre. Elle est ainsi plus proche de la nature que notre résistance à elle. Il est donc vain de vouloir la supprimer, mais on peut la détourner, lui offrir un autre destin !

Pour cela, nous pouvons solliciter l'*Eros*. Tout ce qui produit du lien affectif s'oppose à *Thanatos*. Nous pouvons aussi agir directement sur cette dernière en modifiant son but et en l'orientant vers des objets plus élevés, autrement dit en la sublimant. Cette sublimation conduit l'être humain vers des *kulturellen Leistungen*, des élaborations culturelles. Ainsi, tout ce qui est culture s'oppose à la guerre et vice versa.

La culture pour ou contre l'homme

Ainsi la culture donne le meilleur et le pire. En effet, la culture ne saurait échapper à la règle commune : même si nous la considérons comme une sublimation, il faut admettre qu'elle concerne les pulsions dans leur intrication.

Si nous envisageons le bon côté de la culture, nous y trouvons un destin plus élevé de nos pulsions : l'art, la poésie, la musique, etc. Nous ne devons pas oublier cependant que toutes les disciplines de la culture ont participé au processus d'industrialisation de la mort et que les idéologies, les propos antisémites, racistes, xénophobes, etc. s'écrivent dans des livres, se chantent dans des chansons, se jouent au théâtre et au cinéma. La culture ne suffit donc pas.

Ou plutôt, il y aurait lieu de distinguer une culture kitsch, un vernis de culture, d'une culture qui s'ouvre à l'altérité. Il est donc nécessaire de préciser ce que nous entendons par « culture ». Celle qui nous intéresse est tout à la fois produit et moteur de la subjectivation, de l'« hominisation », de l'humanisation : une culture porteuse d'une dimension éthique. Par conséquent, nous ne visons pas une culture réductible à une accumulation de Savoirs,

mais plutôt une culture qui s'apparente à un processus de subjectivation dans une adresse constante à l'autre.

Ce processus culturel a la particularité de faire exister les deux protagonistes, mais il ne peut fonctionner qu'à la condition d'une ouverture préalable à l'altérité. C'est là le point central et fondamental qui prend sa source pour tout un chacun lors de la confrontation à l'*au moins un* ou à l'*au moins une*; en un mot, à la différence des sexes.

La manière dont tout un chacun va gérer ce qu'il convient d'appeler le complexe de castration va marquer sa relation à la différence. Les différents ratages du complexe de castration ouvrent la voie à une satisfaction directe des pulsions agressives sous la forme d'une violence. Celle-ci peut alors s'exprimer directement, mais la plupart du temps elle est projetée sur un tiers exclu qui vient l'incarner. Ces ratages se traduisent sous toutes les formes d'ostracisme: racisme, xénophobie, machinisme, antisémitisme, islamophobie, etc.

Reconnaître l'autre dans sa différence, c'est accepter l'existence d'une part de non-moi. Non plus quelqu'un sur qui je peux projeter ce qui est insupportable en moi, mais le reconnaître comme autre, doté d'une altérité qui ne m'enlève rien, mais qui peut tout m'enseigner.

Éloge de la différence

La différence est plurielle: elle est différence du sexe, du choix d'objet, de la culture; elle est la maladie, la folie, elle est le handicap, etc. Elle se marque souvent au moyen d'une substantivation: ainsi parle-t-on du cardiaque, du congénital, de l'hystérique, du diabétique, de l'étranger, de l'arabe, du juif, etc. Dans ces noms, la péjoration est loin d'être absente, et l'enjeu d'une mise à distance de l'autre y est omniprésent et palpable.

Dans ce contexte, l'analyse de ce que représente pour chacun la confrontation à la différence est-elle contournable?

La tentative d'effacer la différence est bien sûr condamnée par chacun quand on la situe dans le contexte d'un régime totalitaire par exemple. Elle est plus rarement repérée quand elle fonctionne dans notre quotidien, engoncée dans un discours rationalisant et surtout normalisant, voire « normativant ». Le droit à la santé peut ainsi se transformer en une obligation à la santé. Le corps doit répondre à des normes culturelles et scientifiques, dans une époque et dans un lieu donné.

L'homme a tendance à mettre en place des défenses contre la différence, contre l'altérité. C'est un effet du procès de la subjectivation et cela touche à

la question de la castration et de son assomption. Le signifiant est différence, il peut se définir comme absolue singularité : un signifiant est ce qui est différent de tout autre signifiant. Ainsi, le refus de la différence pourrait aussi s'entendre ultimement comme le refus du langage lui-même.

Les défenses élaborées contre la différence peuvent s'exprimer aussi bien sur le mode de l'exclusion (racisme, xénophobie, antisémitisme) que sur celui de l'assimilation (nationalisme, obligation de santé, normes corporelles ou physiologiques...). Tout rejet de la différence concerne peu ou prou le refus de la différence des sexes. Cette question du rejet de la différence, quand on l'aborde par l'angle de la normativation du corps, amène à mettre au travail la dimension du beau et du monstre. Il y aurait du monstre dans ce qui est insupportable au regard dans la différence.

Or, l'étrangeté de l'étranger, c'est sa proximité. Encore une fois, le travail qui nous revient est la reconnaissance et l'assomption de l'autre en nous, et notamment de l'autre sexe, comme étranger. C'est à cette condition que pourra se créer en nous un espace ouvert au non-moi, à l'altérité.

Si le style, c'est l'homme... auquel je m'adresse, la culture pour trouver son efficace se doit d'être un mouvement de subjectivation dans une adresse à l'autre : une ouverture à l'altérité !

Daniel Lemler
daniel.lemler@gmail.com